Raif

Revue archéologique d'Île-de-France

Numéro 12 - 2021

Éditeur
Association des amis de
la Revue archéologique d'Île-de-France

Présidente
M.-F. GLEIZES

Vice-président
F. GIROT, prospecteur bénévole Île-de-France

Secrétaire
O. PUAUX, Drac/Sra Île-de-France/Umr 8096 – ArchAm

Trésorier
J. PRIN

Siège social
c/o M.-F. GLEIZES, 3 rue des Deux Gares, 75010 Paris

Directeur de la publication
D. MORDANT, conservateur en chef honoraire du patrimoine

Comité de rédaction (membres permanents)
S. BAUVAIS, CEA/Cnrs, Umr 5060 - IRAMAT/LMC/Umr 3685 - NIMBE
C. BESSON, Drac/Sra Île-de-France/Umr 7041 - ArScAn
D. CHAOUI-DERIEUX, Drac/Sra Île-de-France/Umr 7041 - ArScAn
B. CLAVEL, Cnrs/Umr 7209 - Archéozoologie et archéobotanique
D. COXALL
L. HACHEM, Inrap CIF/Umr 8215 - Trajectoires
A. LEFÈVRE, Inrap CIF/Umr 6273 - CRAHAM
A. LEFEUVRE, Sdavo/Umr 7041 - ArScAn
M. OLIVE, Umr 7041 - ArScAn
R. PEAKE, Inrap CIF/Umr 6298 - ARTeHIS
B. POIRIER, Service archéologie du Val-de-Marne
B. SOUFFI, Inrap CIF/Umr 7041 - ArScAn

Comité de lecture (pour ce numéro)
N. CAYOL, Inrap Hauts-de-France/Umr 8215 - Trajectoires
D. CHAOUI-DERIEUX, Drac/Sra Île-de-France/Umr 7041 - ArScAn
C. GONÇALVES-BUISSART, Département de la Seine-Saint-Denis, BPA/Umr 7041 - ArScAn
B. FOUCRAY, Umr 5060 - IRAMAT
I. LAFARGE, Département de la Seine-Saint-Denis, BPA/Umr 7041 - ArScAn

Secrétariat de rédaction (pour ce numéro)
C. BESSON, Drac/Sra Île-de-France/Umr 7041 - ArScAn
D. CHAOUI-DERIEUX, Drac/Sra Île-de-France/Umr 7041 - ArScAn
A. LEFÈVRE, Inrap CIF/Umr 6273 - CRAHAM
S. MORAWSKI-BEUGNON
O. PUAUX, Drac/Sra Île-de-France/Umr 8096 – ArchAm
X. ROCHART, Inrap CIF
J. WIETHOLD, Inrap Grand Est/Umr 6298 - ARTeHIS

Traduction des résumés (anglais et allemand)
D. COXALL
R. PEAKE, Inrap CIF
J. WIETHOLD, Inrap Grand Est/Umr 6298 - ARTeHIS

Mise en page, maquette et infographie
F. TESSIER

Logo
N. SAULIÈRE, Inrap CIF

Imprimerie
CORLET Imprimeur
Siège social - ZI, rue Maximilien Vox
BP 86, 14110 Condé-sur-Noireau

La RAIF publie des travaux en langue française, sur le champ chronologique allant de la Préhistoire à l'époque contemporaine et portant sur la région Île-de-France.
Les manuscrits sont soumis au comité de rédaction puis, s'ils sont acceptés, transmis à un ou plusieurs lecteurs. Des corrections peuvent être demandées aux auteurs.

Toute correspondance est à adresser à :
revueidf@hotmail.fr

Illustrations en 1re de couverture
- Tremblay-en-France (Seine-Saint-Denis). [© C. Héron]
- Lutter (Haut-Rhin), vers 1960. [© M. Grodwohl]
- Hache polie en silex Campanien. [© È. Boitard-Bidaut]

Publié avec le concours financier :
- Drac Île-de-France
- Conseil départemental de Seine-et-Marne
- Conseil départemental du Val-de-Marne

Ce numéro a été édité à 350 exemplaires.
Numéro ISSN : 2101 - 3608

DES PRATIQUES AGRICOLES MÉDIÉVALES ENCORE MÉCONNUES ARCHÉOLOGIQUEMENT EN ÎLE-DE-FRANCE

Jean-Yves DUFOUR (dir.) avec la collaboration de Stéphane FRÈRE

Cet article est le compte rendu d'un atelier conçu comme une séance de discussions méthodologiques, introduites par des mini-présentations de sites, afin de donner un peu de matière.

Le but était d'aborder réellement les problématiques métier, de mettre en exergue des questions que l'on se pose, tant en amont de l'opération, que sur le terrain et après ; d'évoquer des problématiques auxquelles on se retrouve fréquemment confronté, des solutions qui ont pu être apportées, des erreurs qu'on a pu faire, des « échecs » dont on a tiré quelque chose…

D'un point de vue scientifique, l'idée est de profiter de l'expérience et de la réflexion de chacun afin que les interventions sur le terrain s'intègrent pleinement dans une programmation qui aura été définie en amont. L'atelier sur les pratiques agricoles a réuni sept chercheurs de tous horizons (archéologie préventive publique et privée, université, musée). Les auteurs s'excusent ici envers le lecteur du style décousu de cet article reflétant un simple et court atelier de discussion, et envers les participants, d'éventuels oublis d'arguments ou d'exemples.

Sur les questions agricoles, la plantation, à la base de l'agriculture, n'est quasiment pas documentée sur les sites médiévaux d'Île-de-France.

Les formes des creusements liés aux activités agricoles restent largement ignorées. Prenons l'exemple de la viticulture. Proximité de Paris obligeant, le vignoble francilien fut longtemps par son importance le premier du royaume. Qu'en connaissons-nous archéologiquement ? Quasiment rien.

En France en général, et en particulier en Île-de-France, il existe un net retard de la recherche sur les techniques agricoles du Moyen Âge, par rapport aux connaissances acquises par les antiquisants. Nos collègues fouillent régulièrement des vignobles depuis deux décennies, alors que nous sommes toujours incapables d'en voir pour le Moyen Âge en Île-de-France.

Une opération à venir dans la Vienne permettra peut-être prochainement d'en savoir plus sur le vignoble médiéval de Chauvigny, cité dans *La bataille des vins* d'Henri d'Andéli, texte du second quart du XIIIe siècle, d'un auteur pourtant parisien.

Comment mieux faire régionalement ?

Avec un œil averti sur la question, et du recul sur les trop rares opérations ayant livré des vestiges liés à la plantation médiévale, il semble que les terres céréalières trop limoneuses, trop fertiles, comme la plaine de France, ne se prêtent pas à la bonne conservation des fosses de plantation, car celles-ci ont été labourées de longue date.

Des creusements plus profonds sont nécessaires, là où les sols sont les plus ingrats et doivent être amendés (opération du stade de France, Saint-Denis). On trouvera plus facilement des creusements liés à la viticulture ou à l'arboriculture fruitière sur les coteaux, en bord de Seine, par exemple. Isabelle Catteddu de l'Inrap a mentionné la découverte d'un vignoble des Xe-XIIe siècles à Châteaugiron en Ille-et-Vilaine, sur la parcelle la plus haute, dans le sol le plus ingrat.

Dans les villages, aux clos non labourés (Tremblay-en-France en Seine-Saint-Denis, Roissy-en-France dans le Val-d'Oise...) l'accumulation détritique dans les jardins a provoqué au fil des siècles un net développement de la terre dite végétale, couramment rencontrée sur 1 m d'épaisseur, parfois jusqu'à 2 m dans le cas du vallon sec devant l'église de Roissy-en-France. Ces terres noires villageoises ne sont jamais étudiées. En Île-de-France, comme ailleurs, nous manquons d'études sédimentologiques et de spécialistes capables de s'en charger. La reconnaissance des structures agraires, aussi bien que les études sédimentologiques, restent des compétences trop peu partagées au sein des équipes archéologiques.

Le parcellaire médiéval francilien a lui aussi été abordé par les participants de l'atelier : il est moins bien connu que celui des périodes antiques et sa fonction reste toujours en discussion. Les enclos servent-ils à empêcher les bêtes de rentrer ou de sortir ? L'adaptation permanente des parcelles à des fonctions changeantes brouille notre lecture.

Comment améliorer les choses régionalement ?

- Préparer mieux les diagnostics en visant plus régulièrement les parcellaires visibles sur les plans anciens ;
- prendre du recul, faire des études plus larges, sur tout un secteur, au-delà des parcelles sondées ;
- plus de PCR, surtout, plus de travail de groupe, et sans doute plus d'étudiants à intégrer régionalement ;
- il faut travailler sur la mesure agraire (cf. la cartographie de Jean-Marc Moriceau (1994) sur les mesures à l'échelle de l'Île-de-France, qui donne une idée de notre méconnaissance).

La question de l'impact réel des pratiques agricoles sur l'organisation du village s'est posée. Claire Hanusse mentionne la présence de pâtures au sein de villages, ainsi que de zones de cultures, des "clos" qui peuvent être de simples jardins ou de véritable champs. Un géographe bien vivant nous avait déjà rappelé qu'en pays d'openfield le regroupement de l'habitat pouvait parfois être lié à la nécessité de regrouper le bétail sur une pâture commune, et centrale (TROCHET 2006). Le village d'Oissery en limite nord de Seine-et-Marne présente ce cas de figure. La présence de pâtures au cœur des villages pourrait contribuer à expliquer pourquoi les diagnostics ne livrent parfois aucun vestige construit, ou à tout le moins de grandes zones vides.

La mise en place du système de l'openfield aurait-elle entraîné un regroupement de l'habitat ? En l'état de faible avancement de la recherche, chaque cas risque d'apparaître comme particulier.

Doit-on parler d'abandon, ou plutôt de déplacement ?

En Bretagne, Isabelle Catteddu constate le développement de l'élevage sur les terres appauvries par la culture céréalière traditionnelle, et elle envisage le glissement de l'habitat comme un moyen dynamique de gestion des terres.

Ce phénomène n'est guère constaté en Île-de-France, mais les terres y sont riches et ne souffrent pas d'appauvrissement dans la même mesure.

Les pratiques agraires n'expliquent certainement pas tout ; en préalable à cette journée, Jean-Jacques Péru rappelait qu'à partir du moment où les grandes fermes accaparent les terres, le village doit forcément avoir d'autres ressorts de formation et de développement. On pense bien sûr à la route et aux échanges qui sortent du cadre de cet atelier.

Les archéologues réunis n'ont pu que constater le décalage entre la riche mosaïque des agricultures régionales enregistrées au XIXe siècle, et leur difficile appréciation des techniques (assolements, rotation) médiévales.

Les archéologues gagneraient à faire de l'ethnographie. À défaut, ils peuvent l'utiliser soit comme une science auxiliaire soit comme une source comparative.

LES STRUCTURES DE STOCKAGE

Sur la question de l'agriculture, saluons le travail d'expérimentation de l'ensilage, réalisé et publié en ligne[1] par Antoine Bourrouilh et Camille Saout.

Les grains stockés dans les deux silos souterrains hermétiques creusés à Orville, dans le Val-d'Oise, se sont mal conservés. Les auteurs concluent à la nécessité de rechercher des moyens de protection des silos face aux intempéries. Ce que dit Patrice Conte depuis 20 ans.

Basé sur une seule saison, ce travail aurait gagné à être prolongé d'expérimentations complémentaires pour parvenir à des conclusions plus valides.

De fait, cette recherche s'est développée hors Île-de-France, dans le cadre du Projet collectif de recherches « Habitats groupés / *Villæ* du haut Moyen Âge en Languedoc et Roussillon » depuis 2016, puis dans le Projet collectif de recherches « Expérimentation archéologique de l'ensilage souterrain préindustriel » dirigé par Cécile Dominguez (Inrap).

Cette expérimentation plus fournie sur la méthodologie de l'ensilage, met en avant la méconnaissance de la prise en compte des données du climat, du sol et des denrées.

Ces recherches très performantes sur l'ensilage par les équipes de médiévistes languedociens, nous font regretter le décrochement régional sur ce sujet.

Nous constatons qu'en Île-de-France, et ailleurs, la recherche progresse sur cette question agricole cruciale, ce qui est un bon point, même s'il y a encore beaucoup à faire.

Au-delà des silos, le stockage au bas Moyen Âge dans des greniers bâtis, greniers-tours, urbains ou villageois (comme à Lutter, Bas-Rhin), nécessiterait de travailler en archéologie du bâti, peut-être avec une attention soutenue de la prescription vers les petites villes fossiles aux marges de l'Île-de-France (Provins, Moret-sur-Loing en Seine-et-Marne), villes ou villages dans lesquels l'absence de fleurissement économique aux périodes moderne et contemporaine n'a pas ou peu permis le renouvellement de l'habitat, et donc aurait favorisé la conservation des bâtiments anciens ? Pour une recherche sur les corps de ferme également, l'élargissement aux zones périphériques de l'Île-de-France est nécessaire (Oise, Vexin normand, nord de la Beauce…).

À 26 km au sud de Paris, Linas en Essonne, bourg « mortifié » par le déplacement de la RN 20 au milieu du XXe siècle, montre déjà des habitations bien plus anciennes que ce qu'on pouvait espérer. Si les maisons photographiées à Tremblay-en-France sont dites dater du XVIIe siècle, les maisons communes observées par Arnaud Prié dans le détail à Linas ont été datées du XVIe siècle par dendrochronologie. Au sein de ces maisons paysannes, que rien ne permettait à priori de différencier de maisons contemporaines, les chambres à grain ont facilement pu être observées.

L'apprentissage de la reconnaissance des bâtiments agricoles passe bien évidemment par l'étude des fermes avant démolition, mieux avant restructuration. Mais là encore, chaque maison risque d'être difficilement insérable dans une typo-chronologie. Dans le village jurassien du Lutter, Marc Grodwohl, qui a étudié 28 maisons du XVIe siècle, met en évidence cinq types de charpente sur la courte période d'une génération (cf. article dans cette publication). Sa communication, qui sur ce sujet présentait « la déroute de la typo-chronologie », nous avertit des difficultés et des dangers de modèles trop hâtifs. Nous ne sommes pas aussi avancés en Île-de-France, mais plutôt au stade de la découverte.

Saluons sur ce point le net développement depuis 10 ans, des prescriptions émises par le Sra Île-de-France. Du chemin a été parcouru depuis la table ronde de Montreuil, tenue en 2004, consacrée à l'archéologie du bâti.

Nous souffrons de nets retards, par rapport à nos collègues antiquisants, sur l'identification des granges médiévales paysannes.

À notre connaissance, un seul bâtiment est identifié comme grange par des fouilles pour la période du haut Moyen Âge dans la moitié nord de la France. Le bâtiment 3 du site de l'Épichée à Aubreville (Meuse) est interprété comme une grange par le carpologue de l'équipe ! Les archéologues médiévistes sont un peu en retard.

À Longueil Annel, dans l'Oise, Martine Derbois identifie un bâtiment sur poteaux comme les vestiges d'une grange en bois des Xe-XIe siècles (DERBOIS 2011). De fait, les archéologues médiévistes franciliens ont plus de facilités à reconnaître l'habitat humain qu'à préciser les fonctions des bâtiments d'habitation, même en élévation, car on ne maîtrise plus les modèles.

Dans beaucoup de cas, le problème de l'identification des granges ou des bâtiments d'exploitation tient, chez les archéologues, à la prééminence de la recherche des bâtiments d'habitation, au détriment d'une réflexion plus large. La recherche sur le bâti vernaculaire moderne développée régionalement amènera logiquement à améliorer la perception du bâti agricole pour la période médiévale.

Le troisième et dernier thème lié aux pratiques agricoles est celui de l'élevage.

Les progrès sont une fois de plus majoritairement ceux des spécialistes (archéozoologues puis archéobotanistes) qui ont tout d'abord développé des approches dissociées, liées à la diversité de leurs matériaux d'étude, avant de tendre vers une vision plus globale et conjointe des productions agricoles, visant à éclairer les systèmes économiques (BRIDAULT, FRÈRE 2019).

L'Île-de-France apparaît en cela comme une des régions pionnières pour l'étude des productions médiévales dont l'expression première se retrouve dès 1988 dans l'exposition « Un Village au temps de Charlemagne : Moines et paysans de l'abbaye de Saint-Denis, du VIIe siècle à l'an mil » (GUADAGNIN 1988). En effet, la région a bénéficié, depuis le début des années 1980 et certainement plus qu'ailleurs, d'une intégration régulière des apports de ces disciplines naissantes à la compréhension des sites. Cette dynamique régionale a vraisemblablement été favorisée par l'implantation locale des premiers bioarchéologues médiévistes œuvrant dans le domaine de l'archéologie de sauvetage puis préventive (notons en cela le rôle fédérateur et novateur du Centre de Recherche archéologique de la Vallée de l'Oise), mais elle s'est avant tout appuyée sur le développement d'une synergie forte impliquant l'ensemble des acteurs de l'archéologie.

L'Île-de-France est, à cet instant, un espace privilégié où l'étendue de l'aménagement du territoire va permettre aux archéologues, par la multiplication des opérations de fouille, de s'ancrer dans les terroirs et de documenter plus finement l'archéologie du monde rural médiéval. Cette approche plus exhaustive, aux sein de vastes espaces cohérents, va contribuer de manière inégalée à la connaissance de la genèse et de l'évolution des villages. Les projets associés à la création d'Eurodisneyland (Seine-et-Marne), ainsi qu'au développement de la zone d'activité de l'aéroport Charles de Gaulle (Seine-Saint-Denis et Val-d'Oise), en constituent les exemples les plus visibles.

Bénéficiant de cette dynamique, les travaux des bioarchéologues ont permis de rassembler, sur le moyen terme, des corpus conséquents. Il devient ainsi possible de mieux caractériser, à l'échelle de l'Île-de-France, les choix et stratégies de production et de les confronter à ceux observés dans des régions plus largement documentées telles que la Picardie et l'Est de la France (YVINEC 1997). En ciblant les cœurs des villages et les choix alimentaires de leurs occupants, l'existence de hiérarchies villageoises s'est progressivement imposée aux archéozoologues (FRÈRE, YVINEC 2009) comme à l'ensemble de la communauté, même si ces travaux demeurent aujourd'hui encore largement à étayer par le biais d'études croisées de l'ensemble des mobiliers.

La multiplication des études bioarchéologiques a aussi fait poindre des spécificités micro-régionales témoignant d'une adaptation raisonnée des productions agricoles en fonction de la nature des terres arables (FRÈRE, YVINEC 2009). Les choix de production divergent entre la Brie et le Pays de France, c'est une évidence, mais aussi à des échelles bien plus fines en fonction de la nature plus ou moins limoneuse ou sableuse des couvertures superficielles. Mais là aussi les connaissances accumulées paraissent encore limitées et demandent à être confortées par de nouvelles approches et analyses pluri-disciplinaires.

Ces travaux régionaux constituent autant d'éléments qui n'étaient que peu visibles dans les premières synthèses portant sur l'élevage et l'alimentation dans le quart nord-ouest de l'espace européen (AUDOUIN-ROUZEAU 1995 ; 1997) où les données franciliennes, bien que déjà conséquentes, ne tenaient qu'une place mineure. Ils éclairent aujourd'hui pour partie la nature des productions régionales et des échanges (CLAVEL 2001). Ils constituent des pistes de réflexion précieuses pour l'archéologue, notamment en ce qui concerne certaines innovations techniques telles que le développement de l'assolement triennal ou l'adoption précoce des chevaux dans les labours dans le Pays de France (FRÈRE, YVINEC 2009 ; BRIDAULT, FRÈRE 2019).

Il ne faut toutefois pas s'y tromper, les travaux synthétiques récents centrés sur l'Île-de-France médiévale font cruellement défaut alors même que les corpus déjà étudiés et le plus souvent partagés sont conséquents. Ces manques sont particulièrement sensibles pour le haut Moyen Âge et laissent l'impression d'une sous-exploitation chronique de la documentation accumulée. Des travaux universitaires de doctorat ont bien été lancés à plusieurs reprises, mais peu ont abouti à ce jour. Une nouvelle fois, à l'échelle régionale, un décalage flagrant semble poindre entre nos travaux et ceux de nos collègues antiquisants, qui sont capables d'intégrer n'importe quel aspect de leurs résultats (parcellaire, carpologie, mobilier métallique…) dans des synthèses régionales ou supra-régionales existantes ou déjà en cours de renouvellement.

Si des actions collectives de recherche telles que le PCR « L'habitat rural du haut Moyen Âge en Île-de-France » ont permis de fédérer, pour un temps, les archéologues médiévistes franciliens, les actions pérennes et les dynamiques de rencontre et d'échange demeurent trop peu nombreuses. Pouvons-nous progresser individuellement quant à la compréhension des hiérarchies villageoises lorsque, faute de sources écrites et d'actions communes, nous ne nous attachons qu'à une partie des artefacts ou écofacts exhumés sans prendre en considération l'ensemble des indices disponibles lors de la fouille ? Il ne s'agit là que d'un exemple ponctuel qui pourrait s'appliquer à bien d'autres questionnements. Les interrogations sont nombreuses mais les pistes de recherche offertes par les réflexions communes semblent prometteuses. Souhaitons que l'enthousiasme constaté lors de cette table ronde augure de nouveaux projets fédérateurs et pluri-institutionnels.

Si les travaux des bioarchéologues peuvent contribuer à la réflexion sur les productions agricoles et par extension sur l'organisation du monde médiéval, ils ne peuvent à l'évidence y répondre seuls.

Par ailleurs, certains attendus en relation directe avec les productions animales et végétales ne peuvent provenir de nos disciplines. La question récurrente de la reconnaissance fonctionnelle des vestiges archéologiques ne peut que rarement être explicitée par la présence des restes animaux. Sauf cas exceptionnels (incendies…) les lieux de vie et d'inhumation des animaux diffèrent. La découverte d'un squelette de mouton ne témoigne pas de la présence d'une bergerie en un même lieu ! Pour pouvoir parler des questions d'élevage, outre le bâti éventuel, et les traces directes du cheptel représenté par les ossements, Ivan Lafarge nous rappelle qu'il faut être capable de comprendre la culture matérielle associée au soin et à la gestion du troupeau.

Pourtant, les bâtiments d'élevage sont nécessaires partout dans nos villages, et les villes. Écuries, étables, poulaillers et toits à porcs sont logiquement partout, encore faut-il apprendre à les percevoir.

Une attention accrue à porter aux sols est nécessaire : plus d'analyses de phosphores / phosphates, plus de lames minces. Une soue à cochons du XVIe siècle a été identifiée et fouillée au sein d'un ensemble bâti à Tremblay-en-France en 2017, il n'a pas été fait d'analyse, mais elle présentait un sol en plâtre et deux mangeoires (GONÇALVES-BUISSART 2018, p. 147-158). Un toit à porc est accolé à la maison seigneuriale de Roissy-en-France au XIIe siècle (DUFOUR 2014).

À Charny (Seine-et-Marne), Thomas-Aloïs Gérardin (Éveha) a mis en œuvre des analyses dans et autour d'un bâtiment, mais l'interprétation finale pose problème (ADAM *et alii* 2018).

La constitution de référentiel est nécessaire.

Un travail est initié par Isabelle Jouffroy-Bapicot (Université de Franche-Comté) sur les spores liées aux champignons coprophiles du bétail.

Ceci-dit, l'Île-de-France n'est au Moyen Âge *a priori* pas une grande région d'élevage, sauf peut-être pour le mouton (Jehan de Brie est moutonnier). Pour autant, il y a l'élevage vivrier et les bêtes de somme.

Des écuries et étables domestiques sont par contre attendues partout, y compris dans Paris.

Si la recherche se rabat dans les cœurs de village, comment différencier chimiquement les signaux comme appartenant à une phase plutôt qu'à une autre ? Par définition, les imprégnations organo-phosphatées percolent dans les sols sous-jacents, aussi le travail de stratigraphie sera-t-il important.

Pour conclure brièvement, nous sommes loin du compte et loin de l'état de la recherche déployé par les antiquisants dans la même région. À la décharge des médiévistes d'Île-de-France, Ivan Lafarge considère que la période médiévale fait l'objet d'un plus grand morcellement culturel que l'Antiquité, celui-ci peut être ressenti dans les pratiques, dans les déclinaisons de la culture matérielle, dans les formes bâties et du paysage.

Plus de synergies sont à mettre en œuvre, peut-être dès la prescription, par exemple pour dépasser le clivage Inrap / sociétés privées, préjudiciable à l'étude de certains sites. Trop peu d'étudiants en archéologie s'investissent régionalement sur les pratiques agricoles médiévales. Le faible développement des analyses ne permet pas de progresser sur les sols liés aux activités agricoles médiévales. Au-delà des prescriptions, la mise en œuvre d'analyses de laboratoire suppose un questionnement précis, et donc des hypothèses et des problématiques loin d'être générées sur tous les chantiers.

Le PCR sur le haut Moyen Âge en Île-de-France étant éteint, une meilleure synergie passe peut-être par une plus grande diffusion de l'information, entraînant une plus grande mobilité inter-équipe des chercheurs, pour parvenir, dès la phase terrain, à une approche plus ouverte et pourtant maîtrisée des questionnements.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ADAM S., GERARDIN T.-A., ISSENMANN R. (dir.) (2018) – *Charny (Seine-et-Marne, Île-de-France), Les Vieilles Fourches et la Pièce de Choisy*, Rapport final d'opération archéologique, Sra Île-de-France / Éveha, 5 vol., 2831 p.

AUDOUIN-ROUZEAU F. (1995) – Compter et mesurer les os animaux. Pour une histoire de l'élevage et de l'alimentation en Europe de l'Antiquité aux Temps Modernes, *Histoire et Mesure*, p. 277-312.

AUDOUIN-ROUZEAU F. (1997) – Élevage et alimentation dans l'espace européen au Moyen Âge : cartographie des ossements animaux, *Milieux naturels, espaces sociaux. Études offertes à Robert Delort*, Paris, Publications de la Sorbonne, p. 143-159.

BRIDAULT A., FRÈRE S. (2019) – Les archéozoologues face à l'économie : esquisse d'une question, *Archéopages : archéologie & société*, Hors-série, 5, p. 109-115.

CLAVEL B. (2001) – *L'animal dans l'alimentation médiévale et moderne en France du Nord (XIIIe-XVIIe siècles)*, Amiens, Revue archéologique de Picardie, p. 9-204 (no spécial 19).

DERBOIS M. (2011) (dir.) – *Longueil-Annel (Oise), « Le Village » Une grange monastique et un habitat des Xe-XIe siècles,* Rapport final d'opération, Inrap Nord-Picardie, 294 p.

DUFOUR J.-Y. (dir.) (2014) – *Le château de Roissy-en-France, Origine et développement d'une résidence seigneuriale du Pays de France (XIIe-XIXe siècles)*, 617 p. (RAIF, supplément 2).

FRÈRE S., YVINEC J.-H. (2009) – Élevage et alimentation carnée en Île-de-France durant le Haut Moyen Âge, *Bulletin archéologique du Vexin Français*, 2e supplément, p. 11-20.

GONÇALVES-BUISSART C. (dir.) (2018) – *Tremblay-en-France (Seine-Saint-Denis, Île-de-France), Route de Roissy, Chemin des Saints-Pères - Indivision Popot*, Rapport de fouilles archéologiques, Département de la Seine-Saint-Denis, Bobigny, Bureau du Patrimoine Archéologique de Seine-Saint-Denis, 390 p.

GUADAGNIN R., CUISENIER J. (dir.) (1988) – *Un village au temps de Charlemagne, moines et paysans de l'abbaye de Saint-Denis du VIIe siècle à l'an mil*, Exposition organisée par la réunion des Musées nationaux, le Musée national des arts et traditions populaires et le Musée du Louvre, 29 novembre 1988-30 avril 1989, Paris, 357 p.

MORICEAU J.-M. (1994) – *Les fermiers de l'Île-de-France. L'ascension d'un patronat agricole (XVe-XVIIIe siècle)*, Paris, Fayard, 1069 p.

TROCHET J.-R. (2006) – *Les maisons paysannes en France et leur environnement, XVe-XXe siècle*, Paris, Créaphis, 605 p.

YVINEC J.-H. (1993) – La part du gibier dans l'alimentation du haut Moyen Âge, dans : DESSE J., AUDOIN-ROUZEAU F. (coord.), *Exploitation des animaux sauvages à travers le temps*, XIIIe rencontre internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes, IVe colloque international de l'Homme et l'Animal, Société de recherche interdisciplinaire, p. 491-504 (Anthropozoologica, Hors-série, 1).

YVINEC J.-H. (1997) – L'élevage au haut Moyen Âge en France du Nord et de l'Est : témoignages archéozoologiques, *Ethnozootechnie*, 59, p. 79-86.

Revue archéologique d'Île-de-France, numéro 12 – 2021

5 Véronique BRUNET *et al.*
UNE ENCEINTE DU NÉOLITHIQUE MOYEN II :
Méry-sur-Marne, « La Remise » (Seine-et-Marne)

TABLE-RONDE SUR L'ARCHÉOLOGIE DU VILLAGE EN ÎLE-DE-FRANCE (17-18 JANVIER 2019)

135 **AVANT-PROPOS ET PROGRAMME DES JOURNÉES**

139 Anne NISSEN
ARCHÉOLOGIE DU VILLAGE EN ÎLE-DE-FRANCE. QUEL VILLAGE ?

151 Isabelle CATTEDDU
ARCHÉOLOGIE DE L'ESPACE VILLAGEOIS :
nouveaux débats et nouveaux enjeux

161 Cristina GONÇALVES-BUISSART, Ivan LAFARGE
L'ARCHÉOLOGIE DU VILLAGE EN ÎLE-DE-FRANCE :
l'exemple du village de Tremblay-en-France (Seine-Saint-Denis)

185 François GENTILI
HABITATS ÉLITAIRES ET ANCRAGES VILLAGEOIS :
quelques exemples et un focus, Viarmes en Val-d'Oise (VIIe-XVIIIe siècles)

223 Séverine HURARD
RÉFLEXIONS SUR LES MARGES DU VILLAGE ALTO-MÉDIÉVAL OU LA MARGINALITÉ DES ÉLITES RURALES ORDINAIRES :
l'exemple des Petits Ormes de Saint-Pathus (Seine-et-Marne – Ve-XIe siècles)

241 Claire HANUSSE
DANS LA PLAINE DE CAEN, LE VILLAGE DE « COURTISIGNY » ET LE HAMEAU DE « TRAINECOURT » :
deux fouilles d'habitats médiévaux désertés à l'aube de l'Époque moderne

257 Marc GRODWOHL
RECOUPEMENTS ENTRE ARCHÉOLOGIE DU BÂTI ET SOURCES ANCIENNES :
un village du Jura alsacien, l'habitat à Lutter (Haut-Rhin) de 1530 à 1632

279 Laurent FELLER
LE VILLAGE DES HISTORIENS

297 Magali WATTEAUX
LE VILLAGE VU PAR LES ARCHÉOGÉOGRAPHES

333 **ATELIER PRESCRIPTION / ARCHEOLOGIE DU VILLAGE**
Dorothée CHAOUI-DERIEUX (dir.)

341 **ARCHÉOLOGIE ET ARCHIVES AU CŒUR DU VILLAGE**
Olivier BAUCHET (dir.) avec la collaboration de Ludovic GALFO

345 **DES PRATIQUES AGRICOLES MÉDIÉVALES ENCORE MÉCONNUES ARCHÉOLOGIQUEMENT EN ÎLE-DE-FRANCE**
Jean-Yves DUFOUR (dir.) avec la collaboration de Stéphane FRÈRE

351 **ATELIER BÂTI / ARCHÉOLOGIE DU VILLAGE**
Ivan LAFARGE (dir.)

NUMÉRO ISSN : 2101 - 3608

PRIX : 25 €